

THÉÂTRE

Théâtre des Arts : Sainte Jeanne

*Chronique en forme de pièce, en 6 scènes et 1 prologue, de Bernard Shaw.
Version française de A. et H. Hamon*

Mardi passé, je suis allé au théâtre. Depuis plusieurs semaines, étant en voyage, je n'y avais mis les pieds. On dira que, pour un critique dramatique, cela n'est pas ordinaire. J'en conviens. Les critiques dramatiques ne voyagent qu'en taxi — et encore cela n'est-il vrai que des plus aventureux, de ceux que tentent le péril et l'imprévu. Le plus grand nombre prend le métro, et certains, j'en suis sûr, regrettent de ne pouvoir faire leur lit dans les avant-scènes ou au vestiaire après la représentation.

Dans une certaine mesure, cela explique la faiblesse un peu somnolente de leurs jugements. Pour bien juger, il faut du recul.

On ne saurait imaginer l'effet produit dans un petit port de l'Adriatique, ou sur des marches du Colisée, ou dans le maquis corse, par la nouvelle, prise au hasard, que M. Gandéra consacrerait, désormais, ses jours à la comédie honnête ou à l'étude de la grammaire... De même pour mille autres événements. Vus de loin, les faits et gestes de Cabotenville perdent un peu de leur ampleur. M. Silvain qui, en raison de sa dignité, ne saurait perdre des colliers de perles, peut très bien égarer un paquet de titres sans troubler l'horaire des marées.

Quand on revient d'un long voyage, on voit toutes ces choses d'un œil amusé, d'un œil mi-clos, à travers la fumée bleue d'une bonne pipe, et tout, flocons et grimaces, paraît s'évaporer ensemble dans le ciel de mai...

Donc, je suis retourné au théâtre et, pour ma « rentrée », j'ai eu de la chance. On jouait, au théâtre des Arts, une pièce de Bernard Shaw, qui éclaire fort bien le crépuscule d'une saison dont le matin superbe vit briller la *Galerie des Glaces* d'Henry Bernstein.

Cette *Sainte-Jeanne* de Bernard Shaw fait parler tout Paris. Une heureuse fortune a voulu que j'assistasse à une représentation ordinaire, devant le vrai public. Rien de tel pour juger les mérites proprement dramatiques d'une pièce. Aucune consigne ne prévaut contre les bâilleurs et les tousseurs. J'en suis fâché pour Lucien Dubech, mais les réussites, au théâtre, participent quelque peu du suffrage universel. Racine lui-même ne survit que grâce aux voix de la majorité. Les bonnes pièces, comme du reste les bons livres, n'ennuient jamais. Dire cela n'est point — quoi qu'en pensent maints lourdauds — faire l'éloge de la *littérature facile*.

Rien n'est plus facile que d'assommer ses contemporains ; il y suffit du cuistre le plus plat. Mais intéresser ! voilà un don que les dieux ne prodiguent point. Les muets ont beau railler l'éloquence, Cicéron n'en est pas moins Cicéron et la carpe n'en garde pas un moins jonnardesque silence...

Pour revenir, disons que, devant le public, la *Sainte-Jeanne* de Bernard Shaw fait « le plein » du succès et emporte toutes les résistances.

Ce n'est pas que les spectateurs ne re-

gimbeant, tout d'abord, contre une formule dramatique où se mêlent si hardiment l'ironie et l'émotion, la vérité historique et la fantaisie clownesque, la pièce héroïque et le sketch de music-hall, le document et le songe, la satire politique et la pure poésie. Beaucoup de choses, il est vrai. Mais le propre des grands écrivains (voire sans plus des bons écrivains) n'est-il pas de proposer, sous des formes claires et en apparence inoffensives, les problèmes les plus complexes ? Un béjaune comme M. Gide s'étonne de sa propre complexité, et il s'émerveille de n'en tirer que de la confusion... Mais M. Gide s'est fait libraire et *Mercur* lui a soudain transmis la clarté que lui refusait *Apolon*...

Si Bernard Shaw était selon le cœur des snobs qui, depuis deux ou trois lustres, essaient de l'accaparer, sa *Jeanne Darc* ne serait qu'un tissu fort gris de documents poudreux et de railleries enfumées. Ce n'est une grande et belle œuvre que dans la mesure où c'est une œuvre réaliste.

N'est-il pas vrai, je le demande, que, sur la scène du théâtre des Arts, le dialogue où Dunois, la Pucelle et le roi Charles VII, au soir du sacre, discutent les intérêts du royaume, n'est-il pas vrai que ce dialogue, si hardi et si franc, a l'accent même de la vérité ? Et la scène, capitale, du jugement ? Cette querelle de robins et de moinillons, devant un bûcher, émeut et trouble comme une de ces affaires audiences, que connaissent bien les reporters, où l'on sent flotter le fantôme du préjugé. Pourtant, tout cela, tout ce drame lourd et cruel, ce débat de Jeanne et de ses bourreaux qui laisse le spectateur haletant, tout cela est fait avec de vieux papiers — tout cela n'est que pièces de greffe, parchemins d'archives, grimoires de chartriers. Voilà le miracle !

La pièce de M. Bernard Shaw nous en montre un autre. Nous y voyons un dramaturge aux prises avec la difficulté de surprendre le spectateur au moyen d'une action dont chacun, par avance, connaît le dénouement.

Bien des auteurs de drames historiques y ont succombé. Que faire d'un ressort brisé ? Une seule ressource : suppléer aux surprises de l'action par la simple vérité humaine. Le choc de caractères vraiment et profondément humains provoque toujours les drames les plus inattendus. Pour Bernard Shaw, le procès de Jeanne Darc est principalement le conflit de Warwick et de Cauchon, le lord et l'évêque, l'aristocratie contre les puissances spirituelles. Or, que fait Jeanne en ce débat ? Elle représente l'individu — celui qui prend les ordres de ses voix, c'est-à-dire de sa conscience ; elle est celle qui parle à Dieu sans intermédiaire et conseille le roi par-dessus ses ministres. Elle est l'ennemie commune. Warwick et Cauchon ne peuvent manquer d'en tomber d'accord. Dès cet instant, le bûcher est prêt.

On reconnaît ici la thèse de Michelet. En entendant la pièce, mon esprit fut singulièrement frappé par d'autres coïncidences. Le ton quasi-français de l'ouvrage, qui faisait l'étonnement des spectateurs, il m'a paru que la pièce de Bernard Shaw le devait pour beaucoup à Michelet. Ce n'était, chez moi, qu'un souvenir d'anciennes lectures. J'ai eu la curiosité de vérifier. A présent, ma conviction est faite. Michelet donne à l'auteur de *Sainte Jeanne* le meilleur de sa documentation : peut-être bien Shaw n'en eut-il point d'autres. J'en trouve l'indice en ceci, par exemple, que Shaw n'a tiré, des pièces originales du procès, aucune réplique que l'on ne trouve dans l'Histoire de Michelet. Coïncidence singulière. Il en est d'autres encore, quand ce ne serait que la ressemblance des monologues de Jeanne, dans la pièce (scène de l'audience et scène de la cathédrale), avec les tableaux de la jeunesse de Jeanne (pages 172 et 173 de l'Histoire) et le fameux couplet sur « le pauvre peuple de France » et la naissance de la Patrie (page 288). Autre surprise : Shaw place dans la bouche de Dunois une critique de la bataille d'Azincourt qui se trouve précisément sous la plume de Michelet, dans le même

volume de son histoire, et dans une partie (la première, page 29) qui ne concerne aucunement Jeanne Darc...

Ainsi, l'on peut estimer que l'auteur de *Sainte Jeanne* a très bien lu ce volume... Allons-nous le lui reprocher ? Que non. Cela ne saurait être que flatteur pour nous, je veux dire pour les lettres de notre pays. Au surplus, Michelet n'invitait-il pas le futur auteur de cette « chronique en forme de pièce » à se servir sans remords de ce qu'il avait, lui, rassemblé en tant que faits et grimoires ? Michelet écrivait : « Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ? Mais il faut se garder bien d'en faire une légende ; on doit en conserver pieusement tous les traits, même les plus humains, en respecter la réalité touchante et terrible... *Que l'esprit romanesque y touche s'il ose ; la poésie ne le fera jamais.* »

Aussi bien, sachons gré à Bernard Shaw d'avoir serré de près la vérité historique, encore qu'il ait négligé le personnage étonnant et effrayant de Loyseleur, le prêtre-mouchard, et qu'il ait, en outre, cru devoir condenser en une seule personne Warwick et Winchester, tout comme il amalgame sous le même froc Chastillon et le frère Martin L'advenu.

J'ai remarqué, durant le second entr'acte (après le tableau le plus cruellement satirique) que maints spectateurs s'étonnaient de voir une « pièce anglaise » si dure pour l'orgueil britannique. Ignorait-on à ce point, chez nous, que Bernard Shaw est Irlandais, Irlandais de Dublin ? Les traits dont il crible les *Britains* sont la monnaie courante du théâtre d'Irlande, et l'on entend bien autre chose à l'*Abbey Theater*, où l'on joue les comédies de Synge et de Desmond Fitzgerald.

Cela peut aussi concerner l'épilogue de *Sainte Jeanne*. Il est fort irlandais d'esprit. Wilde avait, lui aussi, de ces inventions. Les journalistes du *Freemans* en ont sans cesse. Au vrai, l'impertinence de ce tableau a surpris les Parisiens sans les choquer. On y voit reparaître Jeanne

Darc, vingt-cinq ans après sa mort, tandis qu'on achève de reviser son procès. Tous les personnages de la chronique : Dunois, Cauchon, frère Martin, Lahire, l'Inquisiteur, le méchant chapelain, Warwick et l'évêque de Reims viennent entourer la martyre et célébrer sa gloire. On voit aussi un monsieur en redingote qui vient de l'avenir, faire connaître à la sainte sa canonisation et c'est tout juste s'il ne lui annonce pas le cortège du 10 mai avec le concours de M. Millerand... Mais la bonne fille parle de revenir tout de bon en ce monde, comme le pâle Christ de Rictus. Aussitôt, les louangeurs s'évanouissent... C'est un rêve de Charles VII. Cela aussi est plein de sens. Ce n'est, d'ailleurs, que la parabole d'une vérité assez commune : les apôtres ne sont désirables que vus aux clartés de cette gloire qui est le soleil des morts. Seul, Jésus a pu se montrer sans péril aux pèlerins d'Emmaüs ; encore n'avons-nous, sur cette affaire, que le témoignage de Saint-Luc — lequel convient que, pour se faire accepter vivant de ses disciples, il dut leur offrir à diner... Ainsi, tout est dans les évangiles, même l'ironie de M. Shaw, Irlandais et protestant.

On a beaucoup loué la mise en scène et le jeu des comédiens. C'est justice. M. Pitoëff montre, une fois de plus, que la véritable intelligence, en matière de théâtre, consiste à servir les textes au lieu de ne voir, dans les ouvrages, que l'occasion d'appliquer un système invariable de lumières et de constructions. Il suffit de se rappeler les *Rats*, *Six Personnages en quête d'un auteur*, *L'Homme qui reçoit des gifles*, pour mesurer les moyens de M. Pitoëff, metteur en scène. Ses moyens d'acteur leur sont inégaux. Cela ne peut être autrement ; je m'en expliquerai quelque jour. Mme Pitoëff est tout à fait selon la déposition du Grand-Maitre Gaucourt : « pauvre petite bergerette ». La campagne tout entière mérite des louanges. Et aussi M. Rodolphe Darzens, qui joue cette belle partie et n'a pas lésiné sur les frais.

Henri BERAUD.